

LA LIBERTÉ ET SA DIALECTIQUE

I. Une des valeurs les plus discutées, voire disputées de l'heure actuelle est la liberté. Mais tandis que tout le monde s'en réclame ou la revendique, chacun s'en fait une idée différente. Je propose d'examiner ce que c'est que la notion de liberté, commune aux nombreuses notions des libertés particulières ; ensuite, à l'aide de quelques exemples, ce que le principe dialectique peut nous apprendre sur ces dernières ; enfin, s'il peut y avoir la Liberté et quelles en sont les conditions.

II. Une valeur étant ce que nous sentons ou croyons qui nous concerne, elle perd son caractère de valeur par sa réalisation. En effet, pour constater l'existence d'une valeur, celle-ci doit être éprouvée comme une tension ; car, en l'absence de toute tension psychologique, on ne sent rien du tout. Pour autant qu'on en parle ou qu'on y pense, toute valeur ne peut être qu'humaine. Même les valeurs dites métaphysiques ne font pas exception : leur conception et leur compréhension par l'homme nécessitent son activité pensante. Une valeur étant nécessairement l'aperception ou la prise de conscience d'une tension, aucune valeur ne saurait être absolue.

III. Ces mêmes critères valent plus particulièrement pour la liberté. Une liberté pour laquelle on ne ressent pas l'existence d'un danger et où le souvenir de la libération ne subsiste plus n'est plus guère éprouvée comme valeur et l'on peut ainsi dire qu'en tant que telle elle n'existe plus. En d'autres termes : la liberté réalisée s'oublie. A la base de toute notion de liberté

se trouve une tendance à sortir d'un état, présent ou imminent, de coercition, qu'il soit reconnu comme tel ou que, non admis par le conscient, il soit rationalisé et projeté dans un autre domaine. L'état réclamé ou futur de liberté est celui de l'absence des entraves extérieures ou intérieures mises à telle tendance ou aspiration. On veut être libre *de* quelque chose ; liberté signifie ici libération. C'est l'aspect négatif, généralement très prononcé, de la liberté. L'aspect positif est l'image pressentie ou clairement conçue de l'épanouissement ultérieur de la tendance ou aspiration en question. Ce côté, cependant, reste souvent latent ou assez vague. Ainsi, l'on peut définir la liberté comme le désenchaînement, l'émancipation, la déhiscence de tendances ou aspirations vers l'épanouissement.

IV. J'ai fait usage ici du principe dialectique qui, pour les notions, s'énonce ainsi : nulle notion ne peut être conçue sans la notion opposée, lors même que cette dernière n'est pas présente à l'esprit ; pour décrire la réalité, il faut les employer toutes les deux. Cette dialectique de la raison nous rend attentifs à ce que pareille opposition existe partout, que les opposés ont une source commune et ne sont donc jamais totalement incompatibles, qu'ils donnent naissance à une position et, partant, à une opposition nouvelles, jusqu'à l'établissement de l'harmonie.

V. La dialectique de la raison doit encore être approfondie ; elle est celle de toute compréhension. Comprendre est le résultat de l'interaction de l'esprit humain et des objets à comprendre : Nous devons d'abord constater leur caractère extérieur ; puis il nous faut les isoler et, enfin, les rétablir dans leurs rapports avec nous et avec leur entourage. Toutefois, la compréhension modifie par elle-même la situation antérieure, elle est dialectique, par opposition à une compréhension qui serait statique et objective.

VI. Sur le plan des faits, la dialectique s'appelle plus généralement principe d'action et de réaction. Ainsi, parler de la

dialectique d'une liberté, c'est mettre en évidence le fait que sa recherche et l'effort vers sa réalisation ne peuvent se faire sans retrancher sur la liberté dans d'autres domaines. Toute liberté implique inévitablement une certaine soumission, ce qui n'est guère, la plupart du temps, présent à l'esprit de ceux qui luttent pour une liberté déterminée. Dans la mesure même où elle se réalise, la soumission qu'elle comporte se fait sentir de plus en plus jusqu'au renversement de la situation première : là où l'on a obtenu la liberté on est alors prêt à accepter la soumission pour obtenir la liberté là où la soumission, d'abord prise pour négligeable, est devenue intolérable.

VII. La liberté économique peut servir d'illustration. Le terme lui-même a déjà sa dialectique ; car il possède une double signification : Pour le socialiste, il s'agit de remettre entre les mains de la société, de l'État socialiste, toute l'organisation de l'économie pour libérer l'homme de la préoccupation économique, considérée comme avilissante. Pour le partisan du libéralisme économique, il s'agit d'éviter toute intervention de l'État et de donner libre cours à l'initiative privée économique de chacun puisque, ainsi, les forces individuelles pourraient se développer au plus grand avantage de la communauté. Je me bornerai à commenter la deuxième version. Il suffira pour cela de rappeler les interventions de l'État réclamées par les maîtres mêmes de ce genre d'économie et cela jusque dans le pays qui s'en est fait le champion, les États-Unis. Là, des lois anti-trust, une certaine planification de l'agriculture et d'autres mesures encore doivent enrayer une liberté économique qui menaçait de ruiner ceux-là mêmes qui avaient semblé devoir en profiter en premier lieu.

VIII. La liberté humaine par excellence est, de l'avis de la plupart des Occidentaux, la liberté d'opinion et de conscience. Ils entendent par là qu'à chacun le droit soit garanti de choisir librement son idéal humain, moral, religieux. Les défenseurs de cette conception confirment le principe dialectique déjà en

n'étendant pas la liberté aux adversaires de leur interprétation, du moins pas pour autant que ceux-ci sont soupçonnés d'être prêts à l'action. Lesdits adversaires se réclament, du reste, du même principe, en interprétant différemment le choix libre des idéals.

IX. Un exemple fera mieux ressortir toute la dialectique de la situation réelle. L'Angleterre est considérée, à notre époque, comme le pays classique de la liberté d'opinion et de conscience. Les propos les plus saugrenus, anarchiques, révolutionnaires peuvent être tenus à Hyde Park Corner ; presque autant peut se publier sous forme de livres, pourvu qu'un éditeur se laisse trouver. Les adversaires de tout ce qui est généralement tenu pour sacré en Angleterre peuvent élaborer, publier, même enseigner leurs conceptions et les résultats de leurs recherches. Cette attitude repose sur l'assurance intérieure d'un régime qui est certain de l'approbation générale de son idéologie, ancrée dans le cœur du peuple ; car le nombre de ceux qui useront de la liberté sera petit et leur influence, négligeable. D'autre part, uniquement un régime dont les bases effectives et idéologiques sont à toute épreuve peut pratiquer cette large tolérance. Les quelques restrictions à ladite liberté que l'Angleterre, ayant perdu un peu de son assurance, a introduites ces dernières années le montrent bien.

X. Reste à savoir de quelle manière pareille unité idéologique peut s'obtenir. Ici encore, l'Angleterre nous servira d'exemple. Dès l'âge le plus tendre, l'éducation — en famille comme à l'école-internat — inculque l'idéologie, le code moral et national. Il faudra en relever trois points particuliers qu'on pourrait formuler ainsi : Tu es libre de penser ce que tu veux — ce que tu fais et dis, par contre, compte ; évite d'être différent des autres ou d'attirer l'attention sur toi ; enfin, il est indécent de montrer des sentiments violents. Quand le jeune citoyen aura atteint l'âge adulte, c'est grâce à cette liberté perfide que la loi du moindre effort aura réussi à ramener ses pensées

individuelles au faire général et que la chaleur de celles d'entre ses idées qui auraient résisté au conformisme aura été étouffée ou tout au moins discréditée. L'Anglais prend ainsi son idéologie nationale pour sa conviction personnelle, sa soumission idéologique étant si complète qu'elle est inconsciente et quasi organique : il se croit libre. Dans une revue anglaise, cela fut récemment exprimé ainsi : « Le totalitarisme dans notre pays est tout à fait volontaire » (M. Kingsley Martin dans « New Statesman & Nation », janvier 1949). Ainsi, les conditions mêmes qui permettent de garantir pareille liberté de la conscience et de la personne humaines la rendent pratiquement illusoire ; car ceux qui parviennent malgré tout à pouvoir en profiter se voient condamnés à l'impuissance.

XI. Le plus grand danger qui menace la réalisation de toute liberté consiste moins dans les entraves qui y sont mises et qui sont à la source même de la volonté de cette liberté ou libération, que plutôt dans le désir de soumission ; les deux coexistent et, suivant les conditions, ce sera l'un ou l'autre qui l'emportera ; l'exemple précédent le montre. Cette dialectique de l'âme humaine se désigne du terme d'ambivalence des sentiments : les tendances opposées, contradictoires coexistent toujours. Notre tendance à la liberté exprime le désir de nous défaire de l'autorité extérieure (parents, . . . gouvernement) ou intérieure (conscience, . . . dieu) ; elle comporte également celui de jouer le rôle des autorités renversées, et enfin ce troisième, qui est négatif : la peur d'une responsabilité dans l'état non-autoritaire qui nous laissera peu de liberté de faire ce qui nous chante ; c'est en même temps la peur pour la sécurité dont la garantie était assumée par l'autorité en récompense de l'obéissance. Autrement dit, le féodalisme moral est plus difficile à déraciner que ne le fut le féodalisme économique. En résumé, sur le plan individuel comme sur le plan social, il faudrait demander moins « Quelle liberté choisissez-vous ? » que plutôt « Quelle soumission êtes-vous prêt à accepter ? » Car c'est la soumission concomitante qu'on est enclin à oublier ou à faire oublier.

XII. Apparemment, nos considérations mènent à une vue pessimiste sur l'avenir de la liberté. Une telle conclusion serait, cependant, tout à fait injustifiée. Si, en effet, le principe dialectique constate la coexistence effective des opposés, il affirme, par cela même, leur interdépendance et, ainsi, leur unité fondamentale. Il est anti-dichotomique et, partant, synthétique. L'examen de la compréhension a montré qu'il ne saurait y avoir d'observateur absolument objectif, c'est-à-dire totalement détaché de son objet. Celui qui néglige ce fait ne peut parvenir au degré de connaissance qu'on peut atteindre quand on en est pleinement conscient et qu'on en tient compte. « On ne domine la nature qu'en obéissant à ses lois » a dit Francis Bacon. L'illusion d'une objectivité absolue, qui se retrouve dans celle d'un domaine spirituel qui serait essentiellement indépendant de la matière, empêche la libération de l'esprit. Celui-ci reste sous la domination de certains désirs et angoisses qui, non reconnus par le sujet, échappent à son contrôle. La seule liberté qui, dépassant l'état des actions et réactions alternantes, comprend et synthétise la dialectique est celle des contraires équilibrés, de l'harmonie.

XIII. Le pivot de la liberté humaine est la raison. Achevée, elle est l'organe de l'équilibre aussi bien en son mécanisme propre qu'en sa fonction. Elle est le tampon entre les instincts et impulsions profondes, les aspirations vitales, d'un côté, et, de l'autre, les exigences et difficultés provenant des circonstances du monde extérieur en général et de la vie sociale en particulier. Actuellement, la fonction de la raison n'a été pleinement réalisée que dans les sciences exactes où l'on a pu découvrir ainsi des richesses insoupçonnées. L'attitude scientifique généralisée, loin d'appauvrir l'humain, l'enrichira et lui ouvrira des possibilités nouvelles dans un monde libre.

XIV. Marx, dans ses *Thèses à Feuerbach*, reproche aux philosophes qu'ils ne font qu'interpréter le monde alors qu'il s'agit de le changer. La philosophie est l'effort de rendre clair

le penser. Ainsi, il n'appartient au philosophe de changer le monde que d'un côté : il doit aider à ce que l'homme prenne conscience de sa situation réelle à un moment donné de l'histoire. Il est bien possible, cependant, que, par répercussion, le philosophe finisse par prendre une part active dans l'action de libération qu'il a contribué à préparer.

XV. M. Piaget ne se montre guère plus indulgent que Marx quand, dans sa *Psychologie de l'intelligence*, il parle des « auteurs d'études expérimentales, par opposition aux innombrables philosophes qui se sont bornés à « réfléchir » sur le sujet ». Ce genre de réflexion gratuite est le propre des nombreux penseurs qui croient pouvoir s'approcher de la Vérité en planant au-dessus du monde réel ; ils se réfèrent à une vue intérieure ou à une transcendance alors qu'il s'agit d'observer les faits. Dans les sciences comme en morale, la tâche du philosophe consiste à contribuer à la prise de conscience de la situation, particulièrement en éclaircissant le sens des concepts et notions. Dialectiquement, le philosophe se voit alors souvent obligé de reviser ses propres notions et concepts.

XVI. L'examen de la raison dans son fonctionnement fait ressortir encore plus clairement qu'elle est effectivement le pivot de la liberté humaine. M. Piaget (*op. cit.*) a, en effet, montré que le signe de l'intelligence achevée est « la réversibilité des structures mobiles qu'elle construit », la réversibilité étant « le critérium même de l'équilibre ».

XVII. La liberté est possible. Son instrument est la raison, qui est statique. Il faut y joindre la volonté, facteur dynamique. Ainsi, par l'action, elle deviendra réalité.

Axel-L. STERN (Genève et Frensham, Surrey).